Septembre 2025 / **N° 190** / Metro 7,90€ - CH 13,40CHF

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

RENTRÉE LITTÉRAIRE LES 25 MEILLEURS ROMANS FRANÇAIS

MARIA POURCHET APRÈS L'AMOUR, LA LIBERTÉ

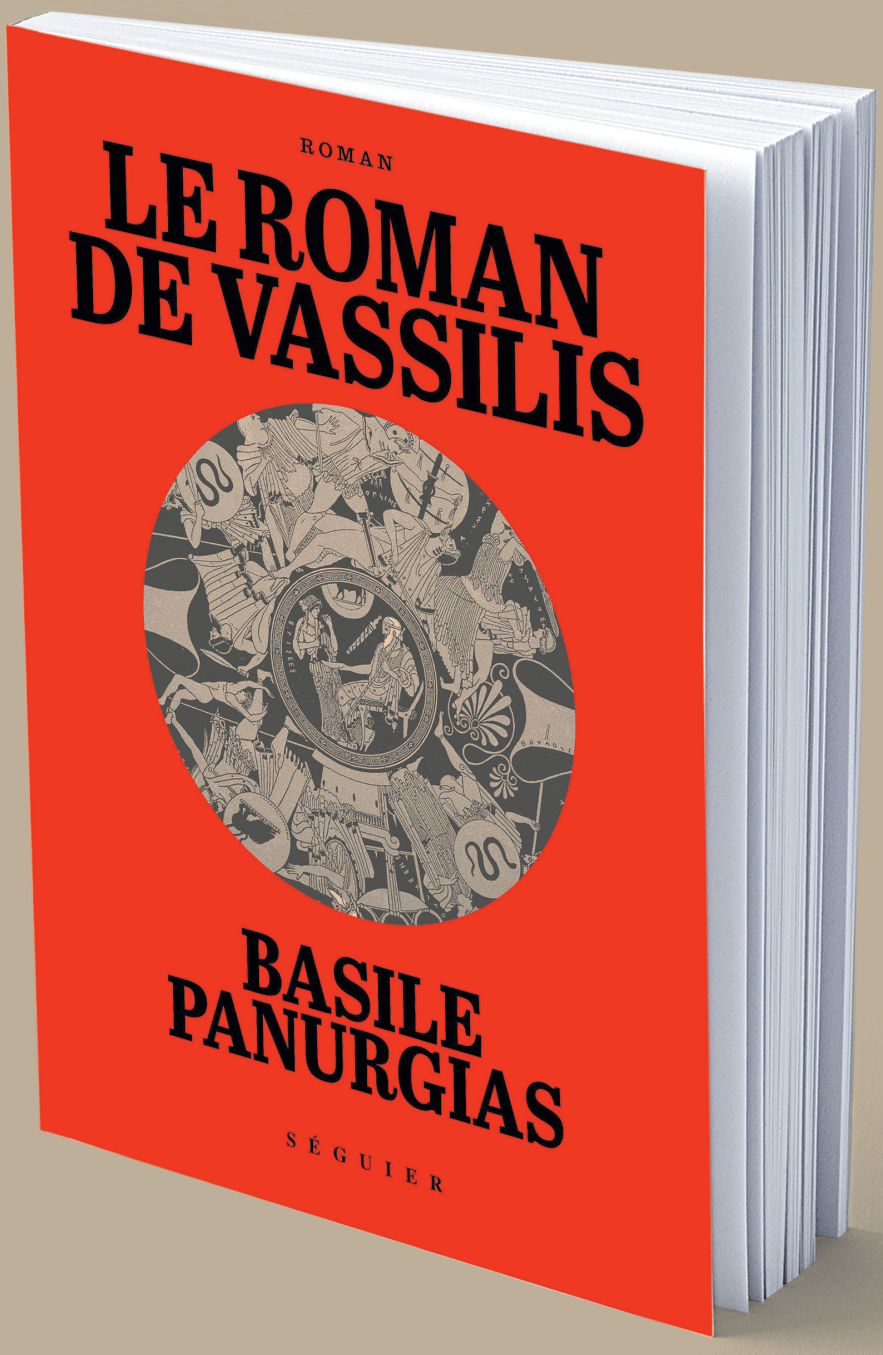


L 13691 - 190 S - F: 7,90 € - RD

ART
Les mondes ensorcelants de Hans Op de Beeck

SCÈNE
Le Faust africain de William Kentridge

Certains auteurs laissent en tête, plus qu'une histoire, une atmosphère, un climat. **Basile Panurgias** possède ce don.



SÉGUIER

ÉDITO

Emmanuel Carrère, en route pour le Goncourt

PAR VINCENT JAURY

Le livre commence mal. Comme souvent chez Carrère, sa machinerie romanesque peine à prendre de l'élan. Dans ce *Kolkhoze*, chez Pol, presque cent pages sont consacrées à la généalogie familiale, côté père, côté mère. C'est long quand on ne fait pas partie de la famille ! Mais une fois passée cette étape du roman, il faut bien dire que Carrère en resserrant son récit, à sa manière, sur l'histoire de sa mère- la célèbre Hélène Carrère d'Encausse, historienne et secrétaire perpétuelle de l'Académie française pendant plus de vingt ans (1999-2023)-, excelle ; nous emporte avec lui, de cette prose fluide qui fait son talent- une prose imperturbable, placide mais brutale par ses mises à nu- ; nous émeut, par cette mère qui était la personne la plus importante de sa vie, l'amour à l'enfance (« le petit Hélénou ») qui le liait à elle, les anicroches, les ruptures, les désamours et les réconciliations entre eux à l'âge adulte. Nous en saurons beaucoup à travers le regard de l'écrivain, du fils, sur cette mère née dans la pauvreté, russe blanche de la rue Daru, brillante intellectuelle de droite, froide, exigeante, intransigeante, mondaine, spécialiste incontestée de la Russie qui annonça en 1978 la fin de l'URSS dans son livre *L'empire éclaté*, mais qui commit l'erreur de penser que Poutine ne s'en prendrait pas à l'Ukraine.

Comme Albert Cohen dans le *Livre de ma mère*, il aurait pu écrire à l'économie, se concentrer sur elle, uniquement sur elle, sur elle et sur lui. Mais habilement, Carrère ne cesse de passer d'un ordre à l'ordre, de sa propre vie (ses amours, ses livres, sa maladie, ses amitiés), à la vie de son père (resté plus de 70 ans avec sa mère, dans une étrange non-relation), et l'Ukraine, essentiellement la guerre en Ukraine depuis 2022, pour laquelle il se passionne. 80 % de ce qu'il raconte et pense, nous intéresse, sinon nous passionne, mais pourquoi ? Il y a plusieurs raisons à cela qui définissent la puissance de l'écrivain. À rebours d'une trop grande partie des écrivains français contemporains, d'un manichéisme progressiste pesant, dont les narrateurs ou narratrices, quels qu'ils soient, quelles que soient les situations, sont invariablement du bon côté du manche, Carrère a une approche du monde ambivalente. Il le dit lui-même, le plus souvent il ne sait pas vraiment quoi penser des uns et des autres, de tel ou tel évènement. Pour l'Ukraine, il est clair : antipoutine. Mais pour le reste, ses profonds doutes, s'ils ne doivent pas être toujours faciles à vivre, ni pour lui ni pour son entourage, sont une aubaine pour le grand écrivain qu'il est. Et à travers le portrait qu'il dresse de sa mère, l'on comprend vite qu'il y a un évènement matriciel qui l'explique. Sa mère est passée par l'extrême droite intellectuelle française d'après-guerre. J'ai failli écrire « droite intellectuelle », mais Maurice Bardèche dont elle a été proche dans sa jeunesse, choisit l'idéologie fasciste en 1945 ! Et tout Carrère est là : il lit l'autobiographie de Bardèche (grand ami de Brasillach), *Suzanne et le taudis*, pour en savoir plus sur sa mère, et trouve Bardèche, Boutang, Blondin (qu'il croisa plus tard) et les autres plein de charme (culture, humour, art de vivre, camaraderie, séduction)… Il ne les balaie pas d'un revers de main, sauf qu'il y a « l'angle mort », l'antisémitisme… qu'il trouve impardonnable. Voilà, au fond, comment il écrit ce livre génial sur Limonov, mélange de fascination et de rejet. Le romanesque d'abord, (c'est-à-dire ce qui trouble chez l'homme), la morale ensuite, et encore, en filigrane (un mot, une phrase).

Les personnes qui traversent son livre, là encore, dépareillent du roman petit bourgeois français, aux personnages aux petites vies, aux petites vues, aux petits enjeux. Il est l'anti Annie Ernaux et ses cent mille imitateurs ! Qu'on pense à l'un de ses grands amis Jean-Michel Cosnuau, libertarien qui fait fortune dans les années quatre-vingt-dix à Moscou, en ouvrant des boîtes de nuit, ô temples de la prostitution… qui finira pourchassé par le FSB puis dans les prisons russes, reviendra en France pour devenir une sorte de moine zen… Voilà les personnages qu'apprécie Carrère, et que tout bon lecteur cherchant du romanesque cherche à rencontrer. Bien sûr, si on avait le sens de la contradiction, on pourrait lui reprocher de camper exclusivement ou presque des personnages aux incroyables destins (sa grande cousine diplomate Salomé Zourabichvili deviendra *évidemment* présidente de la République géorgienne !). Mais l'on préférera goûter son plaisir de ces personnages plus grands que nature, que de se replonger dans un énième roman français incolore.

Comme toujours, il y a chez Carrère des intuitions fortes. Il va tout à trac trouver le mot juste, l'expression qui fait mouche. Par exemple quand il fait ce lien avec sa mère, dans son rapport à l'amour. Carrère explique qu'il a follement aimé des femmes, puis qu'il s'en est détaché à chaque fois subitement. C'est là qu'il remarque : « je suis le visage de ma mère qui se détourne sans appel ». Remarque remarquable, qui en dit long sur l'un et sur l'autre.

L'agonie de la mère des cent dernières pages est douloureuse, pour lui et pour le lecteur ; offrant à la littérature des pages inoubliables sur la mort, sur la mort d'une mère pas comme les autres, mais aussi semblable à toutes. « Elle comptait sur moi à l'heure de sa mort » ; l'académicienne aimait son fils. « J'aurais prié pour être prêt quand cette heure arriverait » ; lui aussi.

Je ne vois pas, cette rentrée, un livre à la hauteur de celui-ci : roman russe, roman français, roman ukrainien, roman du deuil de la mère. J'avais prédit l'année précédente la victoire de Kamel Daoud au Goncourt. Aurais-je raison une deuxième fois ?



P. 24
MARIA POURCHET



P. 66
HANS OP DE BEECK



P. 90
WILLIAM KENTRIDGE

SOMMAIRE

N°190 SEPTEMBRE 2025

03 Edito général
06 J'ai pris un verre avec Justine Levy
08 Coup de gueule Fatima Daas
10 L'oeil du collectionneur Yves-Bernard Debie
12 Chronique ciné de Christophe Bourseiller
14 Un livre, un politique Manuel Rabaté
16 En coulisse Jean de Loisy
18 Trois questions à… Basile Panurgias

Page 20 | LITTÉRATURE

20 Edito livre
22 Rentrée littéraire française. Sélection des 25 meilleurs romans français de cette rentrée, Maria Pourchet et Clément Camar-Mercier en tête, et une nouvelle génération émergente, de Jakuta Alikavazovic à Victor Justin, en passant par Nathan Devers ou Chloé Saffy. Sans oublier celui qui survole la rentrée, Emmanuel Carrère.
59 Festival, Dans la bibliothèque de, Poche, Polar

Page 64 | ART

64 Édito Art
66 Portrait Hans Op de Beeck le sculpteur de beautés
74 Expos
76 Galeries
84 Trois Révélations
85 Livres d'art
86 Enchères

Page 88 | SCÈNE

88 Edito Scène
90 L'interview William Kentridge relit *Faust*, à l'aune de l'Afrique et de son génie de la satire. C'est *Faust in Africa !* Rencontre avec un immense metteur en scène.
96 Critiques Théâtre, musique, danse
106 En répétition avec la chorégraphe brésilienne Lia Rodrigues, cultissime
108 Je n'aurais rien fait sans eux Julie Deliquet qui met en scène Svetlana Alexievitch
110 Trois Révélations

Page 116 | CINÉMA

116 DVD, ressortie salle

122 En route ! Va devant !

THÉÂTRE MUSICAL AU

CHATELET!

7-19
OCT. 2025



CRÉATION
CHATELET!

châ
-te-
let
THÉÂTRE MUSICAL
DE PARIS



D'APRÈS
WILLIAM SHAKESPEARE

HAMLET

TEXTE ET MISE EN SCÈNE KIRILL SEREBRENNIKOV
MUSIQUE BLAISE UBALDINI
DIRECTION MUSICALE PIERRE BLEUSE/YALDA ZAMANI
ENSEMBLE INTERCONTEMPORAIN

NOUVELLE PRODUCTION DU THÉÂTRE DU CHÂTELET EN COPRODUCTION AVEC KIRILL & FRIENDS COMPANY

Photo © Thomas Amouroux – Direction artistique : Base Design – Réalisation : .com un poisson dans l'eau - Licences N° L-R-21-4095/ L-R-21-4060 / L-R-21-4059

france inter
Le Monde
Society
TRANSFUGE
VILLE DE PARIS

J'AI PRIS UN VERRE AVEC... JUSTINE LEVY



« Pour rater sa vie, il faut de la constance et de la ténacité »

Par Louis-David Texier
photo Edouard Monfrais-Albertini

Je rejoins Justine Levy au bar de *L'Hôtel*. Oscar Wilde vint y finir ses jours en 1900 après deux ans de prison pour « déviance ». « Johnny Depp pourrait bien faire une apparition », me prévient Justine Lévy, amusée. Nous n'évoquerons pas les habitués célèbres des lieux, mais seulement son livre-enquête, *Une Drôle de peine* (Stock). Il viendrait clore une série sur sa mère, emportée par un cancer à 54 ans. « C'est mon dernier livre sur ma mère, promis », écrit-elle, sans trop y croire. « Je ne suis pas libérée d'une certaine culpabilité vis-à-vis de ma mère », avoue-t-elle. Dans *Rien de grave* (2004), elle parlait de ce curieux tango intime et familial avec la « folie » et de ses addictions de lycéenne pour les amphétamines, réalisant aujourd'hui non sans peur que son fils lycéen va découvrir ces penchants familiaux, à travers la lecture de ses livres.

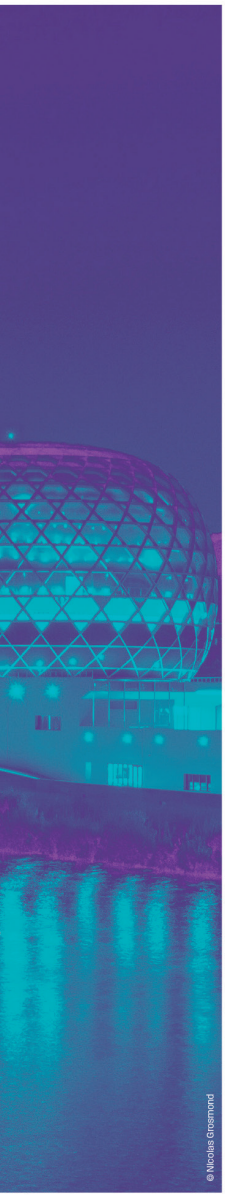
Chez la mère de Justine Lévy, la folie est indéniable, attisée par une consommation effrénée d'alcool et de drogues. Issue de la bourgeoisie catholique rennaise, Isabelle Doutreluigne (1950-2004) devient mannequin féministe, intelligente, amusante, révolutionnaire en diable. Et surtout furieusement rebelle et opposée à toute autorité, jusqu'à l'absurde; jusqu'aux cambriolages, jusqu'à la prison, jusqu'à la ruine. « Pour rater sa vie, il faut de la constance et de la ténacité », souligne tranquillement Justine Lévy. « Ma mère trouve le moyen de rater sa vie - ce qu'elle n'aurait jamais admis - dans les années 70. Dix ans plus tard, ça aurait juste été autrement ». Lassée d'amants falots, Isabelle s'entiche de Violaine avec qui elle consomme de la drogue devant la petite Justine - c'est l'époque qui veut ça – qui elle se fourre les poings dans les yeux, ne sachant jamais trop ce qu'elle va découvrir en rentrant de l'école. Justine Lévy retrouve la trace de Violaine, à Lombok, en Indonésie. Leurs échanges numériques doux-amers lui confirment au moins la sincérité de l'amour qu'elles se portèrent. En voyage de noces en Inde, Justine reconnaît avec humour qu'elle met à rude épreuve les nerfs de son mari, y voyant partout la figure de sa mère, qui y vécut en hippie, cinquante ans plus tôt. Elle retourne aussi Chez Ahmad, à Montmartre, vieux bistrot dont Isabelle se fit un repaire. « Petite, je savais où la trouver, posée là, comme une reine », souffle Justine Lévy. A son enterrement, une flopée de camarades de beuverie vint témoigner auprès du père de Justine, interloqué, leur profond attachement à son ex-femme, conscients aussi de l'indéfectible soutien que le célèbre philosophe lui avait toujours accordé.

« En ayant des enfants, j'ai réalisé qu'un enfant, ça ne pousse pas tout seul comme moi j'ai poussé. J'ai été étonnée de découvrir le soin que cela requiert. Je n'étais pas du tout prévenue de cela. J'ai eu énormément d'amour de ma mère mais cela ne suffit pas ». Et réciproquement : de l'amour pour sa mère, on n'en doute pas un instant. Le mot « maman » revient, toujours avec tendresse, des centaines de fois dans son livre.

UNE DRÔLE DE PEINE
JUSTINE LÉVY
Stock, 198 p., 19 €
Sortie le 20 août.



CONCERTS · ORCHESTRES · RÉCITALS · OPERA · JEUNE PUBLIC · EXPÉRIENCES VR





UN REQUIEM ALLEMAND
Mise en scène - David Bobée



MESSE DU COURONNEMENT
Laurence Equilbey, direction



TCHAÏKOVSKI
Concerto pour violon

INSULA ORCHESTRA & INVITÉS



BRAHMS / SCHUMANN
Choeur accentus

SAISON 2025 2026

BEETHOVEN
La Cinquième





Réservez dès maintenant
laseinemusicale.com

Soutenu par
MINISTÈRE DE LA CULTURE
Région îledeFrance
BOULOGNE-BILLANCOURT
cnm
hauts-de-seine LE DÉPARTEMENT

COUP DE GUEULE

Fatima Daas ou l'art pénible de l'anecdote

Par Vincent Jaury

Fatima Daas s'était fait remarquer avec son premier roman, *La petite dernière*, paru aux éditions Noir sur Blanc ; le livre a été adapté au cinéma, porté par Hafsia Herzi. Il s'agissait d'un témoignage intéressant, et bien sûr émouvant, d'une lesbienne musulmane croyante ; il y avait de quoi piquer la curiosité du lecteur. Daas revient en cette rentrée avec un deuxième livre, *Jouer le jeu*, aux éditions de l'Olivier. On sait à quel point il est difficile de réussir son deuxième roman/récit, la preuve en est une nouvelle fois avec ce *Jouer le jeu*. Daas nous raconte l'histoire d'une jeune lycéenne, Kayden, lesbienne et très bonne élève, surtout en français. Ses notes lui permettent même de rêver d'entrer un jour à Science Po, dans le cadre du dispositif d'éducation prioritaire (CPE). Un professeur, Mme Fontaine, se charge de l'accompagner pour qu'elle réussisse un jour à intégrer la prestigieuse école ; une relation intime se met en alors en place entre elles, traversée de désirs, de fantasmes, de rejets, de lourds silences. Cette trame narrative se nourrit d'une sorte de chronique quotidienne de la vie au lycée : la copine Nelly, le copain homosexuel Samy, et Djenna (la copine cash). La mère Aïsha et sa sœur Shadi apparaissent en toile de fond, comme de solides appuis pour Kayden.

Las, comme tout cela est ennuyeux. On a beau eu vouloir à notre tour jouer le jeu, entrer dans cette histoire d'adolescence, rien n'y fit : ennui presque à chaque page. Non pas que ce soit trop mal écrit, il y a un art des dialogues *wesh* bien maîtrisé et un sens du rythme. Mais les personnages, censés nous émouvoir, nous toucher, nous faire rire – c'est un des objectifs affichés de Daas de nous montrer des jeunes issus de l'immigration comme ils sont réellement et non comme ils sont racontés dans les médias, forcément falsificateurs – nous touchent à peine. Ou alors je manque de cœur, ou alors Daas passe trop vite sur la caractérisation de ses personnages, on ne sait quasiment rien d'eux, rien de leurs vies, rien de leurs tourments intérieurs, à peine à quoi ils ressemblent… Si bien qu'ils n'existent pas vraiment à la lecture. Il y a un survol dans ce livre qui plombe l'émotion du lecteur. Et les scènes sont si courtes qu'il est difficile pour nous de nous installer vraiment dans ces histoires ; le livre pèche par excès de prudence. Tout est court, trop court, plus proche d'une nouvelle que d'un roman. Les situations dans la cour, dans la classe auraient mérité d'être développées, étirées pour qu'il s'y passe quelque chose. Le montage est *cut* et frustre. Et que dire de la relation « amoureuse » entre Kayden et son professeur ? Daas n'en fait rien là où il aurait dû y avoir du romanesque, et, enfin, un peu de plaisir de lecture. On dirait au cinéma qu'il manque un scénario, une tension narrative. Aucune tension n'existe entre les différents personnages, alors quoi ? On s'ennuie. De simples reports de discussions anecdotiques entre les protagonistes, certes décalques du réel, mais à quoi bon ? Des discussions anecdotiques restent des discussions anecdotiques, c'est-à-dire sans intérêt. Que le romancier interjette ce type de dialogues pour donner une véracité à son histoire, oui ! Mais quand elles occupent une place proéminente, non ! Quel ennui.

Finalement, la seule tension qui persiste jusqu'au bout, est la question de savoir si Kayden intégrera Science Po. C'est maigre. L'oral aurait pu encore une fois faire l'objet d'une scène réjouissante, fondée sur le décalage entre Kayden et le jury ; elle aurait pu être comique ou tragique, mais rien, non rien non plus à noter.

Tout y est hélas très attendu. Aucune surprise : les jeunes Kayden, Djenna, Samy, Shadi sont tous sympathiques, à rebours du personnel encadrant, des professeurs au proviseur, tous « toubabs », et bien sûr tous répréhensibles et condamnables. La littérature est le lieu des contradictions, de la mise en valeur de l'infinie complexité des relations humaines, le contraire même du militantisme, simplifiant par essence. Une vision trop binaire habite ce livre. Aussi pourrait-on dire un mot sur ce que Daas a eu l'heureuse idée de ne pas nommer et qui est le centre du livre : « l'emprise » qu'exerce Mme Fontaine sur Kayden. C'est le 653^{e} livre sur la question depuis le 1er janvier 2020. Dire qu'on aimerait lire autre choses, d'autres sujets à cette rentrée est un euphémisme.

LES GÉMEAUX

Scène Nationale Sceaux

25/26

THÉÂTRE

LE SOMMET
CHRISTOPH MARTHALER

RICHARD III
ITAY TIRAN

L'HÔTEL DU LIBRE-ÉCHANGE
STANISLAS NORDEY

GRAND-PEUR ET MISÈRE DU IIIE REICH
JULIE DUCLOS

LE CHÂTEAU DES CARPATHES
ÉMILIE CAPLIEZ

LE PETIT CHAPERON ROUGE
DAS PLATEAU

KADDISH...
MARGAUX ESKENAZI

DANSE

LEÏLA KA
DAMIEN JALET
LAURA BACHMAN
RACHID OURAMDANE
MARTIN HARRIAGUE
MICKAËL LE MER
QUDUS ONIKEKU
ABOU LAGRAA
XIE XIN

ET AUSSI :
JEUNE PUBLIC
CIRQUE
MARIONNETTE
ATELIERS
CINÉMA

JAZZ MUSIQUE

SOLANN
MARION RAMPAL
MACHA GHARIBIAN
NINA VERSYP + MILLA LEIKA
MELISSA WEIKART
RHODA SCOTT
CÉLIA KAMENI
MARSAVRIL
SCEAUX JAZZ FESTIVAL
+WIZZ#2

CRÉATION IMMERSIVE ET NUMÉRIQUE

JE SUIS UNE MONTAGNE
ÉRIC ARNAL-BURTSCHY

JE CRÉE ET JE VOUS DIS POURQUOI
AURÉLIE VAN DEN DAELE

L'ERRANCE / THE ROAMING
MATHIEU PRADAT

UNSEEN
GUILLAUME MARMIN / JEAN-BAPTISTE COGNET

HYPERBORÉE
ERSATZ

Michel Bouvet

PRÉFET DE LA RÉGION D'ÎLE-DE-FRANCE
Vallée Sud Grand Paris
hauts-de-seine LE DÉPARTEMENT
VILLE DE SCEAUX À LA CROISÉE DES TALENTS
Région îledeFrance
Télérama
TRANSFUGE
DULAC CINÉMAS


© DAVID ATLAN

Yves-Bernard Debie, le goût des arts lointains

Avocat à la ville, **Yves-Bernard Debie** plaide volontiers coupable quand il s'agit d'accumuler des fétiches polynésiens. Rencontre avec ce collectionneur enthousiaste qui est aussi le directeur général du Parcours des Mondes.

Par Julie Chaizemartin

Une exposition au musée Cantini de Marseille sur Alberto Giacometti explore la question du vide chez l'artiste, expert du filiforme ; un vide cependant chargé d'inspirations car le hiératisme archétypal de ses silhouettes ne doit rien au hasard. Giacometti a regardé l'Antiquité et les arts extra-occidentaux. Évocation d'une cuillère Dan de Côte d'Ivoire dans le creux de sa *Femme-cuillère*… L'exposition accueille d'ailleurs des pièces du musée d'Archéologie méditerranéenne et du musée d'Arts Africains, Océaniens et Amérindiens de Marseille. Ces mises en regard passionnent Yves-Bernard Debie, avocat spécialisé dans le marché de l'art et des biens culturels et fin connaisseur des arts extra-européens qu'il collectionne depuis vingt-cinq ans. Sa « collectionnite » est toutefois une affaire de famille. Un grand-père peintre, un père directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles : « Je suis né dedans ! Enfant, je dormais dans les ateliers. Et la première fois que je suis entré au Palais de Justice, la Salle des Pas Perdus sentait un mélange de sciure et de térébenthine, j'étais chez moi ! » Petit déjà, il accumule les cuillères en buis sculpté et déniche un Cybèle romain en ivoire. Mais les arts premiers, c'est un destin différent, intimement lié à sa trajectoire professionnelle. Jeune avocat, il défend Alexander Arthur, directeur du magazine *Tribal Art*. S'ensuit le choc esthétique et émotionnel à la lecture des pages. « Je suis très vite devenu l'avocat de l'ensemble des marchands d'arts premiers ! Et ils sont devenus mes portes d'entrée dans les collections ». Exalté, avec le verbe haut de la plaidoirie, il nous embarque dans l'univers des formes de ces statuaires mystérieuses dont la texture participe de leur attrait. « J'ai une fantastique idole du Groenland en ivoire de morse. Il faut la toucher pour la ressentir ! » Son goût va d'abord à la Polynésie, aux Marquises dans le sillage de Gauguin – dont il possède une jolie aquarelle - avant de s'élargir, jusqu'à l'art contemporain africain. Il vient d'ailleurs d'acheter une toile de l'artiste congolais Chéri Samba à son ami, le marchand Didier Claes. Ainsi, chez lui, on rencontre une stèle romaine, un triptyque du Béninois Dominique Zinkpè, une tête de tricératops, des pointes de flèches du Néolithique, une tête cycladique, un Kouros grec, des fourchettes cannibales des Fidji, une pagaie rarissime de l'Ile de Pâques… Et une cinquantaine de massues polynésiennes ornées de têtes de Tiki dont une finement ciselée : « J'ai couru pendant quinze ans pour avoir ce magnifique u'u ! », lance-t-il fièrement. Une passion telle qu'il est devenu le directeur général du Parcours des Mondes, rendez-vous rassemblant en septembre, à Saint-Germain-des-Prés, les galeries spécialisées du secteur, élargi aux antiquités et à l'art contemporain africain. « Il faut surtout parler des artistes et du partage culturel plutôt que de décolonisation et de repentance. On ne peut pas uniquement ramener l'art à l'histoire des conflits. Ce dont témoigne le Parcours des Mondes qui est un voyage dans l'espace et le temps », appuie-t-il, défendant une certaine idée de l'universalisme, trop battue en brèche aujourd'hui. « L'art est le plus court chemin de l'homme à l'homme », rappelle-t-il, en citant Malraux.

PARCOURS DES MONDES
24e édition
Du 9 au 14 septembre, Saint-Germain-des-Prés, parcours-des-mondes.com

Opéra National de Bordeaux



Grand-Théâtre

Opéra | Comédie musicale | Nouvelle production

COMPANY

Musique et chansons, **Stephen Sondheim**
Livret, **George Furth**

du 24 au 27 septembre

Stéphane Laporte, traduction française du livret

Originellement produit et mis en scène sur Broadway par **Harold Prince**
Jonathan Tunick, orchestrations
James Bonas, mise en scène | **Ewan Jones**, chorégraphie | **Larry Blank**, direction
Orchestre National Bordeaux Aquitaine
Avec **Gaétan Borg, Jasmine Roy, Scott Emerson, Jeanne Jerosme, Sinan Bertrand, Marion Préïté, Arnaud Masclet, Camille Mesnard, Nathan Desnyder, Eva Gentili, Loïc Suberville, Camille Nicolas, Neïma Naouri, Myriana Hatchi**

Présenté en accord avec **Music Theatre International** (www.mtishows.eu) et l'**Agence Drama-Paris** (www.dramaparis.com)
Coproduction Génération Opéra, Opéra Grand Avignon, Opéra National de Bordeaux, Théâtre du Châtelet, Clermont Auvergne Opéra, Théâtre Impérial-Opéra de Compiègne, Opéra de Limoges, Opéra de Massy, Opéra Nice Côte d'Azur, Opéra de Rennes, Opéra National de Lorraine, Opéra Orchestre Normandie Rouen, L'avant-scène opéra (Suisse), Orchestre national d'île-de-France (Ondif).

MINISTÈRE DE LA CULTURE — Région Nouvelle-Aquitaine — Ville de BORDEAUX

© ONB - N° de licences : L-R-25-002324/2326/2327/2328 - Juillet 2025

Opéra Orchestre National Montpellier
Occitanie/Pyrénées–Méditerranée



Illustration : Arnaud « Arkane » De Jésus Gonçalves

Cavalleria rusticana

Pietro Mascagni

Pagliacci

Ruggero Leoncavallo

Yoel Gamzou direction musicale
Silvia Paoli mise en scène

3 et 5 oct. 2025
Opéra Berlioz, Le Corum

Informations et réservation
04 67 60 19 99 | opera-orchestre-montpellier.fr

TRANSFUGE — Préfet de la Région Occitanie — Occitanie — Hérault — montpellier méditerranée métropole — Montpellier

CHRONIQUE

Les illusions perdues

LE CINEMA ME REND FOU

par Christophe Bourseiller

Sirat
OLIVER LAXE
Sortie le 10 septembre

Pincez-moi, on dirait bien que l'automne au cinéma démarre avec panache… Se pourrait-il enfin que le niveau s'élève ? Allons-nous définitivement sortir des contes puritains, des fables moralisatrices, des films asiatiques aussi assommants que prétentieux, et des navets militants qui ne convainquent personne et enfoncent des portes ouvertes ? On a le droit de rêver mais la rentrée me semble, contre toute attente, dominée par un film qui flamboie…

Il est certes dans le cinéma un thème récurrent. Celui de la perte des illusions, du fracas du rêve quand il percute la réalité. Un autre monde est possible, clament les bâtisseurs d'utopies. Plus dure est généralement la chute.

En 1972, Barbet Schroeder dans *La Vallée* dépeint le voyage sans retour d'une bande de hippies égarés sur une ile de Papouasie Nouvelle Guinée. Il s'agit pour eux de tracer une cartographie nouvelle. La zone que les démiurges Valérie Lagrange, Jean-Pierre Kalfon et Bulle Ogier souhaitent explorer est en permanence obscurcie par les nuages, de sorte qu'il n'en existe aucun tracé. Serait-ce le paradis perdu enfin redécouvert, ou tout simplement une porte ouvrant sur la mort ? Le périple s'effectue sur une musique de Pink Floyd. Bien entendu, il finit mal.

Beaucoup plus tard en 2008, Sean Penn réalise l'un de ses plus beaux films, avec *Into The Wild*. Le jeune Emile Hirsch rêve d'un monde meilleur. Ce lecteur de Thoreau fuit la compagnie des humains pour arpenter la nature invaincue et communier, imagine-t-on, avec les splendeurs de l'Alaska. Patatras, il finit par agoniser dans un vieux bus coloré bloqué par une rivière en cru.

Et voici qu'en septembre 2025 déboule *Sirat*. Nous atteignons ici un nouveau degré de délire. Car la vision psychédélique atteint maintenant des sommets. *Sirat* est réalisé par le franco-espagnol Oliver Laxe. L'œuvre suit au Maroc les tribulations d'un groupe de travellers qui ourdissent des free parties, illégales et sauvages. Ainsi le film pulse sans cesse au rythme de la techno hardcore et minimaliste du DJ et musicien français Kangding Ray, qui collabore au mythique label Raster-Noton. Mais voici que cette bande décide de traverser le Sahara, alors même que les tensions internationales s'aggravent et que tous les pays de la région entrent en état d'urgence. Un aller simple, bien entendu. Car, selon la tradition musulmane, le Sirat, ou As-Sirât est un pont étroit qui mène, au jour du Jugement dernier, du paradis à l'Enfer. Et le périple transsaharien tourne à l'épreuve initiatique. Il n'est pas d'échappatoire à son destin. Sergi Lopez expérimente dans sa chair cette dure loi de l'existence.

Sirat est un film éblouissant, virevoltant, unique, qui doit beaucoup sans doute au cinéma de Gaspar Noé, dont il hérite avec bonheur. Il faut rendre à Gaspar ce qui est à Gaspar. Tout comme dans *Climax*, *Vortex*, ou *Enter The Void*, la sourde et lancinante techno scande l'anéantissement du rêve, tandis qu'elle donne accès à une autre réalité. *Sirat* est une tragédie psychédélique. *Sirat* nous fait danser jusqu'à l'épuisement dans la vallée des larmes. C'est la belle surprise de septembre.



EMS
25-26

Jeanne Cherhal - Fête des mères

La Blessure et la Soif - Macbett

Blanca Li - Sophia Aram - Drôle de jam

Légendes - Grand-peur et misère du IIIe Reich

Grèn Sémé - Match d'improvisation

J'aurais voulu être Jeff Bezos - Salif Keita

Come Bach - Sans faire de bruit

Caroline Vigneaux - Rachid Ouramdane

Le Roi Lear - Il ne m'est jamais rien arrivé

Révolte - Mauvais esprit - Angelin Preljocaj

Bastien Brison Trio - Je suis une montagne

Encore une journée divine - Lacrima

Les Crampons - Citadelle

L'Abolition des privilèges

DÉCOUVREZ LA SAISON

ESPACE MICHEL SIMON

espacemichelsimon.fr
01 49 31 02 02

Noisy-le-Grand

Direction de la Communication de la Ville de Noisy-le-Grand I Juin 2025 I Réalisation graphique : Daniel Thomas I

TGP

Centre dramatique national de Saint-Denis

DIRECTION
JULIE DELIQUET



La guerre n'a pas un visage de femme

CRÉATION	D'APRÈS LE LIVRE DE SVETLANA ALEXIEVITCH	MISE EN SCÈNE JULIE DELIQUET

24 sept. → 17 oct. 2025

20 minutes de Châtelet
12 minutes de la gare du Nord.

Navettes retour
à Saint-Denis et vers Paris.

Restaurant le midi en semaine
et les soirs de représentations.

www.
theatregerardphilipe
.com
www.fnac.com

Le Théâtre Gérard Philipe,
centre dramatique national de Saint-Denis,
est subventionné par le ministère
de la Culture (DRAC Île-de-France),
la Ville de Saint-Denis, le Département
de la Seine-Saint-Denis.

Graphisme
Pistes 4 - Le Fleur

Photographie
Christophe Raynaud de Lage

France Inter · TRANSFUGE · la terrasse · Télérama · TC Trois Couleurs · Les Inrockuptibles

« Quand l'Autre devient-il un adversaire ou un partenaire ? »

Manuel Rabaté est directeur du Louvre Abu Dhabi, poste éminemment politique. Il a été marqué par la perspective visionnaire des interactions entre civilisations de la trilogie de science-fiction du Chinois Liu Cixin, *le Problème à trois corps.*

Propos recueillis par Louis-David Texier



Pouvez-vous nous expliquer votre choix de ce livre de Liu Cixin ?
La trilogie de science-fiction de Liu Cixin, *Le Problème à trois corps*, *La Forêt sombre* et *La Mort immortelle*, offre une résonnance particulière avec mon parcours et la volonté que nous avons au Louvre Abu Dhabi de mettre en avant les interactions entre œuvres d'art de cultures différentes. Le premier musée universel du monde arabe a été inauguré en 2017 sur l'île de Saadiyat à Abu Dhabi. Sur le point d'ouvrir, le Zayed National Museum, le Guggenheim Abu Dhabi font face à la « Maison abrahamique », qui regroupe depuis deux ans sous un même toit une synagogue, une église et une mosquée, symbolisant la tolérance et l'histoire partagée de ces religions.
Contrairement à la science-fiction occidentale que je lisais enfant (Jules Verne, Philip K. Dick…), cette trilogie offre une perspective universelle et narrative des interactions entre civilisations culturelles, sans hiérarchie ni déterminisme.

© Department of Culture and Tourism - Abu Dhabi



Quelles réflexions philosophiques et narratives Liu Cixin soulève-t-il ?
La trilogie s'étend sur une longue épopée historique et explore la relation entre l'humanité et une autre espèce extraterrestre proche dans l'espace-temps. La découverte mutuelle entraîne un conflit sans fin, illustrant la peur de l'autre et la difficulté d'accepter la différence. Le récit questionne la nature humaine : quand l'autre devient-il un adversaire ou un partenaire ? Cette réflexion est importante dans un contexte international marqué par des tensions et des crises. La narration, qui couvre des milliers d'années, invite à une prise de recul sur le temps long, au-delà de l'urgence contemporaine, et montre que malgré les épreuves, l'humanité évolue et peut trouver un équilibre.

Comment cette approche narrative résonne-t-elle avec la vision muséale d'un lieu comme le Louvre Abu Dhabi ?
Malraux est génial quand il offre la possibilité de rassembler par l'esprit toutes les œuvres de son Musée imaginaire ; nous essayons d'aller encore plus loin en offrant la présence réelle de ces œuvres d'art authentiques avec leur aura irremplaçable. C'est la même chose pour moi quand un Chinois sait me parler, à travers la traduction, d'un univers où il veut m'emmener, pour en sortir transformé. Créer la pertinence de ces connexions culturelles passe par l'art de la narration dans un roman comme dans un musée. J'ai trouvé passionnant de le retrouver traiter avec une telle imagination dans cette trilogie.
Contrairement aux musées classiques qui cloisonnent davantage les cultures, les musées tels que le Louvre Abu Dhabi cherchent à créer une mise en dialogue des civilisations par une approche chronologique. On vient ainsi juste d'installer le magnifique *Una Bulaquena* (1895) de Juan Luna, un artiste philippin entre un très beau portrait hispanisant de Manet et un autre de Renoir, dans une volonté de créer des connexions par-delà les différences culturelles. Il y a quelques huit cent mille Philippins qui habitent aux Émirats, et on leur dit : « Venez, votre histoire est là aussi, elle nous intéresse par son intégration a l'histoire globale et ses résonnances planétaires. » C'est exactement ce type d'expérimentations enrichissantes qu'on cherche à provoquer.
La beauté est universelle. Culturellement, il n'y a pas un objectif manifeste et unique vers lequel on tendrait tous, mais des moments interconnectés, des référents communs qui sont magnifiques, quand ils sont révélés. Comme dans la trilogie de Liu Cixin.



Les Célestins, Théâtre de Lyon.

Une série à la fois intime et politique sur la vie d'un couple et l'histoire des années 70 à nos jours.

“Subtile et émouvant, très cinématographique, Marc Lainé suit la trajectoire d'un couple qui s'aime et se sépare.”
Télérama TTT

23 — 27 SEPT. 2025
Nos paysages mineurs + En finir avec leur histoire

2 — 5 OCT. 2025
La Chambre de l'écrivain
— création —

theatredescelestins.com

Théâtre National de Bretagne
Direction Arthur Nauzyciel
1 rue Saint-Hélier, Rennes
T-N-B.fr



Visuel © M/M (Paris)

SAISON 2025 – 2026

Théâtre · danse · cirque · cinéma · musique · performance · exposition · réalité augmentée · jeune public ·

Découvrez toute la programmation sur T-N-B.fr

Jean de Loisy, géographe des récits de l'art

Depuis 40 ans, **Jean de Loisy** met en lumière les histoires que l'art raconte. Rencontre avec cet explorateur inspiré qui vient d'être nommé en Arles à la tête de la **Fondation Vincent Van Gogh**.

Par Julie Chaizemartin

Il a déjà eu mille et une vies. Sa voix chaude et envoûtante nous les conte tout en s'excusant avec malice de n'être qu'un éternel étudiant. Jean de Loisy est une figure incontournable du monde de l'art contemporain mais son grand regard bleu azur semble être resté, candidement, celui de ses 16 ans, lorsque jeune homme, vers Rueil-Malmaison, il révisait ses cours avec deux copains de la famille Durand-Rueil. Au-dessus des cahiers passaient les silhouettes et les conversations des artistes que cette famille côtoyait et collectionnait. César, Christo, Arman… Il découvre l'art vivant avant celui des siècles passés des cimaises de musées, avec en tête, toujours, une grand-mère chérie, artiste, qui était amie avec Viera da Silva et qu'il emmènera même s'inscrire à l'École du Louvre avec lui. Mais s'il rata toutes ses études par phobie des examens – qu'il finança pourtant en calculant les thèmes astrologiques au café du coin – il réussit sa vie, faites de rencontres fidèles et de projets aventureux que cet « érudit sauvage » aimanta, inlassablement. Sa récente nomination à la tête de la Fondation Vincent Van Gogh en témoigne encore une fois. Est-ce grâce à cette voix qui savoure chaque mot et que l'on peut entendre sur France Culture (où il avait déjà officié dans les émissions *Peinture fraîche* et *L'art est la matière*) dans la nouvelle série *Chefs-d'œuvre en vie* où il part à la découverte des œuvres du Louvre ? Une voix de raconteur d'histoires.

Créateur du premier Frac

La sienne commence chichement, en autodidacte, en transportant, pendant son service militaire, les œuvres d'art de l'exposition *Finir en beauté* du critique d'art Bernard Lamarche-Vadel qui lance en 1981 les artistes de la Figuration Libre. Combas, Di Rosa, Blanchard, Boisrond… Puis il part, dans sa vieille 4L, faire son grand tour, non celui de l'Italie romantique, mais celui des ateliers d'artistes. À son retour, il monte des petites expositions avec son associé, Jérôme Sans, lui aussi devenu une figure du monde de l'art. « On nous prêtait des endroits, cela pouvait être une librairie, une boutique, une cave ! » Puis, lorsque la décentralisation culturelle de Jack Lang se profile, un ami conseiller régional l'appelle à Fontevraud pour y créer le premier FRAC (Fond Régional d'Art Contemporain). « En 1983, c'était encore une prison ! Mes collaborateurs et les assistants des artistes étaient des prisonniers. C'était une expérience incroyable qui réunissait mon goût romantique du Moyen Âge et mon amour des artistes. J'y ai créé les ateliers internationaux des Pays de la Loire et on a invité Anish Kapoor, Richard Deacon, Fabrice Hyber, Philippe Cognée… » Dans le même temps, l'artiste Jean-Marc Ferrari l'invite à dormir dans la grotte ornée de Bédeilhac, en Ariège. Expérience marquante alors qu'il s'occupe désormais de développer la commande publique dans les monuments historiques. « On y a invité plusieurs artistes, comme Panamarenko, Walter di Maria… Notre idée était que leur œuvre future serait marquée par cette nuit singulière. Le but n'était pas tant de produire une forme mais que la vie devienne une forme. »

Sept ans sur un voilier

A cette époque, les lieux pour exposer l'art contemporain se développent et Jean de Loisy semble suivre la même courbe. Le voici aux prémices du Carré d'Art de Nîmes où il fait, en 1989, la première exposition de James Turrell en France, à Jouy-en-Josas, à la Fondation Cartier, en 1991, où Marie-Claude Beaud lui confie les clés de cet énorme paquebot afin qu'il y expose les artistes les plus en vue du moment (Bill Viola, James Turrell, Fabrice Hyber, Peter Fischli,

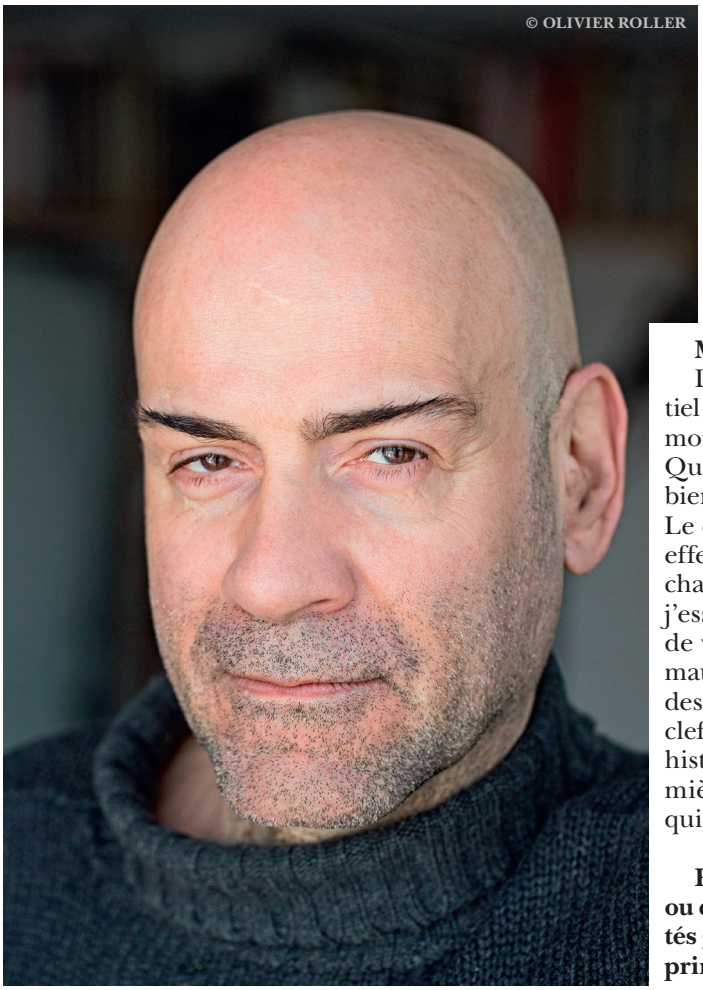

© CLAUDIA WILDERMUTH

David Weiss, Chéri Samba…), conservateur au Centre Pompidou – sans diplôme ! - le temps de faire l'exposition *Hors Limites*, pionnière sur la performance et le happening, et enfin grand ordonnateur des célébrations de l'An 2000 en Avignon sous la houlette de Jean-Jacques Aillagon. Vingt années d'une boussole frénétique avant de changer de cap pour partir faire le tour du monde sur un voilier pendant sept ans – de réflexion. Peut-être pour qu'à son tour sa vie prenne une forme artistique… Il en ressort avide d'expérimentations et renoue avec ses anciennes amours, celles des Vierges noires, des astrologies secrètes et des chamanismes sacrés en montant au Quai Branly *Les maîtres du Désordre*, exposition pharaonique sur le fil des croyances, des esprits et des rituels. Car sa pensée devient plus anthropologique. « Je veille à ne jamais séparer le regard sur un artiste du regard sur l'humanité », explique-t-il en soulignant que ce sont les artistes qui lui ont appris à regarder. « Il faudrait d'ailleurs enchanter un peu plus leur travail. En ce moment, les artistes sont bien meilleurs commissaires que les commissaires eux-mêmes », estime-t-il en citant le film *Marilyn* de Philippe Parreno. « Jamais je n'aurais pensé qu'on puisse faire exister un fantôme avec sa beauté et son émotion de cette façon-là. Il faudrait avoir l'acidité, l'insolence et la liberté qu'ont les artistes. Oser sortir de la chronologie, inventer de nouvelles natures d'espaces. »

Clowns sacrés et « tricksters »

Ce qu'il fit à sa façon durant huit ans au Palais de Tokyo en créant restaurants et boîtes de nuit pour des vies artistiques noctambules mémorables, avant d'être au plus près des artistes, dans les ateliers, à la direction des Beaux-Arts. Et son astrolabe s'est à nouveau agité pour pointer vers la nuit étoilée d'Arles. Nouveau défi. « C'est drôle, je fais partie d'une génération qui n'aimait pas Van Gogh, trop kitch, trop émotionnel. Mais en seulement vingt ans, grâce à la famille Hoffmann, et auparavant à la famille Clergue, Arles est devenu un endroit où l'offre artistique s'est démultipliée avec une grande exigence artistique. C'est unique en Europe. Avec l'hypothèse que l'art peut transformer une ville. Ici, ce ne sont pas des objets qui passent, ce sont des artistes, à Luma, à la Fondation Lee Ufan… Comme une réponse au rêve d'atelier du Sud de Van Gogh. » Désormais Jean de Loisy se laisse, lui aussi, envoûter par le culte et le génie de l'artiste. À l'été 2026, il prévoit une exposition sur les « tricksters », ces perturbateurs qui mettent en désordre nos convictions esthétiques et politiques : Picasso, Alan Vega, Sigmar Polke, Martin Kippenberger, Bruce Nauman, Maurizio Cattelan… « Comme les clowns sacrés qui perturbent les règles de la cérémonie chez les Hopis. C'est ça, la vraie suite de Van Gogh ! », lance-t-il. Tout en gardant à l'esprit qu'une exposition doit modifier notre sensibilité. « Comme dans une lettre de Van Gogh qui commence prosaïquement et se termine avec une pensée métaphysique. Pour moi, l'art est plus près de la géographie que de l'histoire car il élargit la géographie de notre conscience. »

TROIS QUESTIONS À BASILE PANURGIAS


© OLIVIER ROLLER

« Un pays qui a l'Acropole a une énergie et une colonne vertébrale »

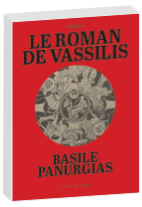
Basile Panurgias signe avec *Le Roman de Vassilis*, l'un des romans les plus singuliers de la rentrée.

Propos recueillis par Louis-David Texier

Le Roman de Vassilis suit le retour d'un architecte dans sa famille, en Grèce, après la chute mortelle de sa femme d'un immeuble en construction, dont il est soupçonné responsable. « Venir à Athènes était une manière de fuir mon passé. Mais il m'a rattrapé. »

Depuis le pittoresque quartier d'Anafiotika, il découvre dans cet exil athénien l'Acropole bétonnée et sa Grèce antique envahie par le tourisme de masse. Il y est question d'un talon tragiquement bloqué et d'un orteil baladeur dans une frise du Parthénon.

LE ROMAN DE VASSILIS
BASILE PANURGIAS
Séguier, 256 p., 21,50 €



Mais encore ?

Dans votre question, il y a un élément essentiel de notre époque. La compartimentation du monde, de l'architecture, et du corps humain. Quelque chose que les Japonais connaissent bien, le gratte-ciel à côté d'une petite maison. Le dessin des mangas fonctionne aussi sur cet effet loupe qui rend chaque détail d'un visage chargé d'une micro-histoire. Et dans mon livre, j'essaie de reproduire cette nouvelle manière de voir le monde. Il y a un nez de marbre, le mauvais œil, un orteil, un talon de chaussures, des éléments autonomisés qui sont comme des clefs narratives. Ainsi, je montre que la grande histoire est construite par ces objets qui à première vue sont sans enjeux… jusqu'à l'issue qui, je l'espère, surprendra.

Pris dans les filets de situations drolatiques ou décalées, avec ses proches ou avec les autorités grecques, notre architecte compose avec les principes qu'il s'est fixés. Ces petits et grands arrangements seraient-ils typiquement grecs ?

Non, la Grèce a changé et s'est normalisée après la crise. Ceci dit, le sur-tourisme déstabilise les pays d'Europe du sud, souvent chargés d'une grande histoire mais avec des salaires très faibles. Forcément, cette ruée vers l'or de l'Airbnb créé une atmosphère moins « sirtaki » que par le passé. Mon livre montre cette face cachée, avec le ridicule et quelques espaces de joie quand même.

La ville d'Athènes, l'histoire, ont une place majeure dans votre roman. Dans quelle mesure marquent-elles aujourd'hui les destinées individuelles et collectives des Grecs ?

On oublie souvent que le premier vestige de la Grèce antique est la langue et l'alphabet qui sont proches de la langue antique. Après, comme je le dis dans mon roman, un pays qui a l'Acropole a une énergie et une colonne vertébrale qui le singularisent. Mais cette chance a malheureusement été mise à mal par le cimentage du Parthénon. C'est la rage de voir ce massacre récent dans l'indifférence générale qui a déclenché en moi l'urgence d'écrire ce roman. En cela, c'est un livre politique, malgré le désir d'amour de Vassilis et de l'archéologue Dido.

LE LIVRE SUR LES QUAIS MORGES

16ÈME ÉDITION

5-6-7 SEPTEMBRE 2025

NOS HÔTES D'HONNEUR

Sorj Chalandon
Président d'honneur

Albin Michel
Maison d'édition invitée



leliuresurlesquais.ch